

## INTRODUCTION – STRATIGRAPHIE

Nihiliste, réactionnaire, cynique, raciste et misogyne honteux : ce serait encore me faire trop d'honneur que de me ranger dans la peu ragoûtante famille des *anarchistes de droite* ; fondamentalement, je ne suis qu'un *beauf*. Auteur plat, sans style, je n'ai accédé à la notoriété littéraire que par suite d'une invraisemblable faute de goût commise, il y a quelques années, par des critiques déboussolés. Mes provocations poussives ont depuis, heureusement, fini par lasser. (Houellebecq & Lévy 2008 : 7-8)

Houellebecq a rédigé cet autoportrait dans un essai épistolaire adressé à ses lecteurs autant qu'à son destinataire explicite, Bernard Henry-Lévy, lequel ne jouit pas, loin s'en faut, d'une meilleure réputation. S'il est difficile, dans ce cas, de prendre l'auteur au sérieux, on peut néanmoins déceler deux éléments essentiels constitutifs de son discours et qui seront au cœur des essais réunis dans ce livre. Premièrement, l'écrivain exprime le fait qu'en maniant l'autodérision et en se fondant sur une forme complexe de discours rapporté, on peut transmettre une information dont le sens ne saurait se limiter au seul contenu exprimé. L'écrivain se fait ainsi le porte-parole d'une *opinion* (ou *doxa*), liée à un groupe social et un moment historique donné, et cette opinion doit être soigneusement distinguée d'une *vérité* (ou *alétheia*), laquelle se veut au contraire universelle et éternelle. Étant donné le succès commercial des romans incriminés, il existe bien entendu d'autres communautés de lecteurs, qui ne partagent pas un tel jugement, et Houellebecq joue ici la partition bien huilée de l'artiste visionnaire, incompris de ses contemporains<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> On pourrait ajouter que le temps a fini par lui donner raison, puisque Houellebecq divise beaucoup moins depuis l'obtention du Goncourt en 2010, au point qu'en 2022, la possibilité de son entrée à l'académie française a été évoquée par Hélène Carrère d'Encausse, qui le compare à Victor Hugo. Voir article de Benjamin Puech publié dans *Le Figaro* le 17 février 2022, accessible en ligne : <https://www.lefigaro.fr/culture/houellebecq-a-l-academie-francaise-helene-carrere-d-encausse-le-souhaite-de-tout-son-coeur-20220217>.

La manière dont Houellebecq exprime cette opinion n'est pas sans conséquences. Au-delà de l'hyperbole, qui place l'énoncé dans le registre de l'ironie, la forme est celle d'un constat objectif, sans marquage explicite du statut de discours rapporté. Ce qui est encore plus troublant, c'est qu'il est difficile d'ignorer, vu sa visibilité médiatique, le fait que Houellebecq a souvent revendiqué la platitude de son style ou affichés ses positionnements idéologiques en rupture avec ce qu'il considère comme les normes de la bienpensance. Il est même allé jusqu'à endosser la posture du chantre des supermarchés, posant avec sa parka devant des barres d'immeubles, sa clope entre le majeur et l'annulaire, ce qui lui permet de revendiquer une proximité existentielle avec une classe sociale souvent méprisée par les milieux intellectuels. Bref, on constate que la prise en charge de l'énoncé est complexe, sujette à bien des interprétations, et qu'elle n'est pas sans enjeux. Derrière l'antiphrase, il y a une forme de revendication, la création d'une *posture littéraire*<sup>1</sup>.

Le deuxième point fondamental est la manière dont cette citation illustre le caractère polémique de cet écrivain en relayant l'opinion de lecteurs qui contestent violemment la valeur de son œuvre. Quand on ouvre un roman de Houellebecq, on ne peut pas se contenter de décrire son style, ses mécanismes narratifs ou sa place dans l'histoire littéraire : inévitablement, on est conduit à s'interroger sur l'intérêt ou le désir de poursuivre la lecture, sur la manière dont nous sommes affectés par le temps passé entre ces lignes. Comme l'affirme Marc Escola :

[L]ire, c'est décider de donner librement un peu de son temps à une œuvre, ou mieux encore : de se donner à l'œuvre, en confondant notre durée avec sa longueur propre, c'est-à-dire en lui sacrifiant une part plus ou moins longue de notre existence elle-même. Or, parmi les romans contemporains qu'il m'arrive de lire, ceux de M. Houellebecq sont ceux pour lesquels la question est toujours la plus aiguë pour moi, comme sans doute pour beaucoup d'autres lecteurs : j'ai lu tous les romans de Houellebecq, l'un après l'autre et à peu près dans l'ordre, je les ai lus in extenso, mais je n'ai pu les lire qu'en me demandant à chaque page ou presque si j'allais continuer et achever ma lecture. Plus évidemment qu'avec toute autre œuvre de fiction contemporaine, la lecture de Houellebecq a régulièrement relevé pour moi d'une négociation constante entre le besoin ou le désir de poursuivre et le désir ou le besoin d'interrompre – entre l'exaltation et la fatigue, l'excitation et le découragement. (Escola 2017 : § 5)

---

<sup>1</sup> L'ouvrage accordera une place importante à cette notion, notamment développée par Jérôme Meizoz (2004), qui a souvent évoqué la posture de Houellebecq.

Face à un roman de Houellebecq, impossible en effet de ne pas formuler des jugements mêlant des considérations à la fois *esthétique* (que penser du style? de la vulgarité de certains passages? du caractère pornographique de certaines scènes?), *éthique* (que penser du positionnement de l’auteur? des valeurs qu’il incarne? de ses provocations?) ou *aléthique* (que penser de l’image du monde véhiculée par le récit? correspond-elle à notre perception de la réalité? la fiction nous aide-t-elle à nous ouvrir les yeux ou est-elle en train de nous corrompre?). Évidemment, en lien avec ces questions, des jugements de valeur radicalement opposés sont possibles : nombreux sont les lecteurs qui apprécient le style de Houellebecq et qui célèbrent sa vision du monde, jugée lucide à défaut d’être réconfortante. Certains le considèrent comme un porte-parole, comme un auteur qui aurait trouvé des mots pour exprimer ce qui demeure confus et inexprimable en leur for intérieur. D’autres recommandent de brûler ses livres et de démasquer l’imposteur. On constate en outre que de tels jugements ne portent pas sur l’œuvre uniquement, mais impliquent l’auteur en tant que personne, qui est décrit comme « nihiliste, réactionnaire, cynique, raciste et misogyne ». Ajoutons encore que ces lectures *impliquantes* ont occasionnellement été assumées par l’écrivain, notamment lorsqu’il exigeait qu’on le lise au premier degré<sup>1</sup>. Bref, face à Houellebecq, tout le monde semble s’accorder à faire tomber le mur qui sépare l’écrivain de ses textes, à une époque où beaucoup continuent de professer la doctrine de l’autonomie de l’art.

Ce livre ne constitue pas un essai sur l’œuvre de Michel Houellebecq. Il ne s’agit pas davantage de glorifier son génie ou, au contraire, de dénoncer une imposture ou de souligner l’immoralité de l’écrivain. Il s’agit encore moins de débattre de la valeur esthétique de cette œuvre. Bien d’autres que moi ont creusé ces questions, avec un bonheur variable et une érudition que l’on pourrait juger parfois suspecte, car elle trahit alternativement l’enthousiasme du fan, qui collectionne fébrilement les moindres faits et gestes de son auteur fétiche, ou les intentions peu louables d’enquêteurs prêts à fouiller ses poubelles ou à extorquer des témoignages à ses proches pour sortir un *scoop*. Il arrive aussi que cette érudition trahisse la jalousie de collègues moins fortunés, qui prétendent lire à contrecœur ces romans déplaisants pour pouvoir ensuite se lancer

---

<sup>1</sup> Il a réaffirmé ce désir d’une lecture « au premier degré » sur le plateau de l’émission *On n’est pas couchés*, diffusée le 29 juillet 2015.

dans des diatribes assassines prenant la forme de courts essais polémiques publiés dans le but de ramasser quelques miettes de cette célébrité médiatique. J'avoue ainsi sans honte que je suis loin d'avoir une connaissance exhaustive de l'œuvre et de la vie de Houellebecq : je n'ai pas traqué chacune de ses apparitions médiatiques, je n'ai pas même lu tout ce qu'il a écrit, encore moins tout ce qui a été écrit sur lui, et on ne trouvera dans ces lignes aucune révélation fracassante.

Pourtant, si je ne cherche pas à me positionner personnellement par rapport à cette question de la valeur littéraire, le but sera d'éclairer les mécanismes qui sont à la base de tels jugements. Pour reprendre les termes proposés par Liesbeth Korthals Altes (2014), il s'agit de passer d'une herméneutique à une *méta*-herméneutique : non pas interpréter le livre, mais interpréter la façon dont le livre est lu, chercher à dégager les facteurs, aussi bien textuels que contextuels, qui conditionnent telle ou telle interprétation. L'ambition de ce livre est donc de contribuer à faire avancer la réflexion sur la valeur littéraire ou, plus exactement, la compréhension des mécanismes qui président à l'attribution de différentes valeurs dans telle ou telle circonstance. Or, ces mécanismes ont souvent échappé au travail des théoriciens de la littérature, à quelques exceptions près<sup>1</sup>. Ainsi que le rappelle Gaspard Turin :

La question de la valeur ne cesse de poser problème à la critique. Dans son chapitre sur la question, dans *Le Démon de la théorie*, Antoine Compagnon rappelle la fragilité de toute théorie de la valeur littéraire : deux pôles stables existent, mais ils sont intenables, qu'il s'agisse du relativisme absolu déniait toute valeur intrinsèque au texte littéraire, ou d'un dogmatisme dur fondé sur le canon inébranlable des Grandes Œuvres. Le juste milieu consiste dès lors en un consensus restreint sociologiquement à un groupe de pairs, avec lequel on tombe d'accord quant au jugement à porter sur un écrivain donné ; par exemple, dans le cas du monde universitaire, sur Proust, unanimement admiré. (Turin 2018 : 717)

Le fait que les romans de Houellebecq divisent différentes communautés de lecteurs, en particulier dans le « monde universitaire », confère à ces textes un intérêt particulier. Face à la pluralité attestée des interprétations et des jugements, dans l'investigation qui est la mienne, il ne s'agit pas de prendre parti pour les uns contre les autres ou de faire la part entre

---

<sup>1</sup> Parmi les exceptions, outre les travaux de Liesbeth Korthals Altes (1992 ; 2014), je pense évidemment aux travaux de Vincent Jouve (2001), lequel a empoigné directement cette question d'une poétique des valeurs.

les bons et les mauvais arguments. La question des valeurs sera bien au cœur de l'enquête, mais je me garderai donc de la tentation de trancher le débat, je m'intéresserai au contraire au processus qui conduit différents lecteurs à attribuer des valeurs contradictoires à un même texte. On verra que cette attitude ne conduit nullement à verser dans une forme de relativisme interprétatif. Il s'agit plutôt de mettre en lumière les *règles du jeu* expliquant qu'en dépit de lectures divergentes, les possibilités interprétatives demeurent malgré tout conditionnées par des facteurs objectifs, lesquels constituent un réseau relativement restreint de possibilités, comme un système de canalisations orientant un fluide dans différentes directions, ou comme une superposition de couches sédimentées réclamant une analyse par stratigraphie, laquelle invite toujours à creuser davantage. On peut donc cartographier ces interprétations potentielles et en arpenter les principales artères, ce qui permet non seulement de mieux comprendre l'œuvre, mais surtout de mieux comprendre la manière dont nous conférons sens et valeur à un récit.

Cela ne me dispense naturellement pas de confesser mon rapport personnel à cet auteur, car si mon commentaire tentera d'être aussi objectif que possible, il sera construit sur un fond subjectif qu'il me faut malgré tout assumer. Il serait naïf de prétendre que je suis indifférent à mon objet d'étude. Certes, Houellebecq est un auteur idéal pour réfléchir à la polyphonie des énoncés fictionnels, mais je n'ai pas de mal à admettre que je me suis occupé de ces questions parce que j'ai d'abord pris goût à la lecture de ses romans. S'il m'avait répugné de le lire, je n'aurais jamais pris la peine de commenter ces fictions au fil de leur parution, de m'intéresser à leur réception et à la présence médiatique de l'écrivain. Bien que cela soit sans grande importance, j'admets donc que les premiers romans de Houellebecq ont trouvé un écho en moi, probablement en raison de mon appartenance à la génération engendrée par les baby-boomers.

On l'aura compris, à mes yeux, il ne fait guère de doute que Houellebecq est un auteur important ; néanmoins, la posture qui est la mienne résulte de ma conviction, tout aussi profonde, qu'il est parfaitement légitime qu'autrui éprouve du dégoût pour cet écrivain, au point de refuser catégoriquement de le lire et de lui dénier le moindre intérêt éthique ou esthétique. Non seulement on a le droit de mépriser les livres de Houellebecq, mais on peut aussi avoir d'excellentes raisons pour refuser de les lire, et ces raisons m'intéressent autant que celles du camp opposé. J'ai donc mis en sourdine, autant que possible, mes goûts personnels, car ce qui m'intéresse avant tout, ce sont les passions contradictoires

déchaînées par cette œuvre, dont on peut au moins convenir qu'elle est clivante. Comme disent les anglophones : *Let's agree to disagree...* Mais il s'agit d'aller plus loin et d'essayer de comprendre les raisons du désaccord. Par ailleurs, cette investigation visera un horizon beaucoup plus large que la lecture de cette seule œuvre: il s'agira de dessiner les contours d'une approche de la littérature, voire des fictions en général, placée sous le patronage de ce que je désignerai comme une *critique polyphonique*<sup>1</sup>.

Le fil conducteur de cet ouvrage, dont certains chapitres impliquent d'autres écrivains que Houellebecq, consiste donc à ranimer la figure de l'auteur et à la replacer au cœur du processus interprétatif, mais ce faisant, il s'agit également de reconnaître la complexité de cette origine de la fiction, qui la rattache au monde comme un cordon ombilical. Car si cette origine nous importe, cela ne signifie pas qu'elle soit précisément situable, et cela est particulièrement vrai dans le cas de Houellebecq, qu'Agathe Novak-Lechevalier décrit en ces termes :

«Difficile à situer», Houellebecq l'est donc sur tous les plans. À une époque où l'on a tendance à sommer les personnalités en vue de se positionner politiquement, ses flottements combinés à de redoutables tirs à vue déconcertent. (Novak-Lechevalier 2018 : 63)

Houellebecq lui-même reconnaît volontiers qu'il ne sait pas forcément ce qu'il pense<sup>2</sup> et ses fictions peuvent être ainsi vues comme un laboratoire pour aller jusqu'au bout d'une idée, pour expérimenter des points de vue différents, dont l'origine se perd dans les limbes. Mais cette sous-détermination ne signifie nullement la fin de l'enquête, car la question de la responsabilité importe à celui qui reçoit le message. Selon Wayne Booth (1988), un écrivain, c'est quelqu'un qui « nous tient compagnie », et l'on est ainsi en droit, et même en devoir, de s'interroger sur la qualité de cette relation. Liesbeth Korthals Altes a parfaitement saisi le trouble qui découle du caractère insituable de Houellebecq, car cette indétermination engendre une grande variété de cadrages interprétatifs potentiels susceptibles de transformer radicalement l'appréciation du récit. Ce lien

---

<sup>1</sup> Le développement de cette approche polyphonique des textes a également des implications importantes dans le domaine de l'enseignement de la littérature, c'est la raison pour laquelle cet ouvrage se rattache au projet financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique «Pour une théorie du récit au service de l'enseignement» (FNS n° 100019\_197612).

<sup>2</sup> Voir la citation en exergue du chapitre 4.

indissociable entre l’homme et ses textes, entre la fiction et le monde qui l’a engendrée, l’amène à conclure que Houellebecq est avant tout un révélateur : «voici qu’en plein monde postmoderne, présumé en proie à une esthétisation tous azimuts, se présente cette occasion de réfléchir sur la dimension morale et idéologique du roman» (2004 : 29).

J’ai longtemps repoussé la publication de ce livre, car j’espérais pouvoir fondre mes réflexions, déjà exposées dans une dizaine d’articles ou de chapitres de livres publiés entre 2008 et 2017, sous la forme d’un essai unifié. Mais le temps est passé et mes intérêts se sont déplacés, au point que le travail de reconfiguration ne m’a plus semblé praticable. Somme toute, la seule solution pour achever cet ouvrage était d’assumer sa nature hétérogène et sa polyphonie, deux articles ayant été co-rédigés avec Gaspard Turin et Samuel Estier. L’ouvrage est polyphonique également parce que je suis traversé par les pensées des autres et parce que mon style et ma réflexion ont évolué au fil des ans, tout comme l’œuvre de Houellebecq, qui s’est développée d’une manière que je n’avais pas du tout anticipée. Mes chapitres ne sont donc pas entièrement dépourvus de redondances ou de dissonances et je les assume. Au final, cette forme convient à son objet, puisqu’il s’agit de reconnaître le caractère inachevé de textes aux origines complexes et soumis à leurs lecteurs<sup>1</sup>.

J’ai donc respecté la structure des textes dont dérive cet ouvrage, sans chercher à en actualiser le propos, et je les ai disposés selon un ordre simplement chronologique. Je n’ai fait que tenter d’atténuer les inévitables redites, surtout quand elles consistaient à mobiliser des citations déjà utilisées dans des chapitres antérieurs (on y reconnaîtra les voix des autres qui m’habitent). Cela n’empêchera pas le retour périodique de quelques figures, en particulier celle de Barthes – puisqu’il s’agit de ranimer l’instance qu’il avait tenté d’éliminer... avant de la ressusciter – mais également celles de Platon, de Bakhtine, de Booth, de Bal, de Fish, de Maingueneau, de Rabatel, de Meizoz et de Korthals Altes, qui ont fourni l’étayage théorique de mes propositions. J’espère que ce parcours critique, qui consiste à poser une dizaine de fois à peu près la même question en variant les angles, offrira à mes lectrices et lecteurs un cheminement que l’on qualifierait, dans le domaine de l’herméneutique, de *progression spiralee*.

---

<sup>1</sup> Par soucis de lisibilité, la forme masculine employée dans cet ouvrage aura généralement une valeur de genre neutre et désignera toute personne, quelle que soit son identité de genre.

Je remercie enfin Gaspard Turin de m'avoir fait l'amitié, après avoir co-rédigé un chapitre et relu le manuscrit, d'ajouter une postface à cet ouvrage. Quelques mois après la sortie du dernier roman de Houellebecq, avec un talent littéraire dont je suis incapable, il a ainsi offert à ce long parcours critique une conclusion ouverte : un dernier regard rétrospectif sur le chemin parcouru, à partir de cette très fragile situation qui définit notre contemporanéité.

2022